

Galilée, le mécano

de Francesco Niccolini, Marco Paolini et Michela Signori

Mise en scène: Charles Tordjman

Du 7 au 31 mai 2014

Salle René Gonzelez

Dossier
de presse

30



© Mario Del Curto

LE TEMPS

Main sponsor :

RICHARD MILLE

<http://www.richardmille.com>

Vidy-L

Théâtre Vidy-Lausanne
Presse et communication

Sarah Turin/
Coralie Rochat

Av. E.-Jaques-Dalcroze 5
1007 Lausanne

Tél. 021/619 45 21/74
s.turin@vidy.ch

c.rochat@vidy.ch

www.vidy.ch

Mise en scène :
Charles Tordjman

Textes :
Francesco Niccolini
Marco Paolini
Michela Signori

Traduction :
Daniela Almansi
Francesco Niccolini
Marco Paolini

Collaboration artistique :
Gabriela Ossola

Scénographie :
Vincent Tordjman

Lumière :
Christian Pinaud

Musique :
VICNET

Avec :
Marco Paolini

Durée :
2h
Age conseillé :
dès 14 ans
Genre :
théâtre

Mercredi 07.05 19h30
Jeudi 08.05 19h30
Vendredi 09.05 19h30
Samedi 10.05 19h30
Dimanche 11.05 relâche
Lundi 12.05 relâche
Mardi 13.05 19h30
Mercredi 14.05 19h30
Jeudi 15.05 19h30
Vendredi 16.05 19h30
Samedi 17.05 19h30
Dimanche 18.05 18h30
Lundi 19.05 relâche
Mardi 20.05 19h30
Mercredi 21.05 19h30
Jeudi 22.05 19h30
Vendredi 23.05 19h30
Samedi 24.05 19h30
Dimanche 25.05 18h30
Lundi 26.05 relâche
Mardi 27.05 19h30
Mercredi 28.05 19h30
Jeudi 29.05 19h30
Vendredi 30.05 19h30
Samedi 31.05 19h30

Coproduction :
Théâtre Vidy-Lausanne
Jolefilm (Italie)
Compagnie Fabbrica

Avec le soutien de :
Ministère de la culture et de la communication/DGCA

Remerciements à :
L'Institut culturel italien de Paris

Création au Théâtre Vidy-Lausanne le 7 mai 2014

Note d'intention

Marco Paolini aime les trains. Chez lui, près de Venise il a construit tout un jeu où des wagons suivent des locomotives qui traversent des forêts, des gares bien sûr, et des petites maisons sagement rangées au bord des rails. Marco Paolini fait les plans de ses incroyables circuits à la règle et à la main. Pas d'ordinateur, pas de 3D.

C'est parce que je lui connais cette passion d'enfant qui a su dire très jeune les mots ballast et caténaire que j'ai choisi le titre de notre prochain spectacle Galilée, le mécano. Mais aussi parce que je sais qu'il aime que Galilée soit nommé ainsi; le mécano. Ce qui relie Marco Paolini à Galilée c'est que tous deux sont des mécaniciens. L'un bricole les trains et des circuits pour être au ras de la terre, l'autre bricole un télescope pour tutoyer les étoiles.

Chacun son univers.

L'un, fils de cheminot, est un acteur ouvrant les trappes du monde, l'autre, fils de musicien est un chercheur remettant le monde à l'endroit.

J'ai vu en Italie il y a deux ans le spectacle de Marco Paolini dans un festival à Bassano del grappa. Je l'ai revu au Piccolo Teatro de Milan deux autres fois et enfin à Padoue devant 2000 personnes. Marco Paolini racontait «son» Galilée. Rien à voir avec celui de Brecht, héros et rebelle, non un Galilée avançant grâce au doute, avançant avec acharnement dans son atelier à trouver le sens du monde. Marco, plutôt très connu chez lui a accepté de refaire son Galilée en français dans une nouvelle mise en scène. Histoire de recommencer à douter, histoire de se redonner du coeur à l'ouvrage. Et du coeur, il n'en manque pas.

Il est drôle Marco, il aime le public. C'est un acteur pédagogue. C'est rare. Comment le théâtre peut-il parler de la science? Comment faire théâtre du conflit entre la théorie copernicienne et le système aristotélicien? Qu'a découvert Galilée? Y a-t-il aujourd'hui nécessité du dialogue avec la science?

Simple, la démarche de Paolini est chaleureuse, généreuse.
Il faut l'entendre. Il faut entendre Galilée aujourd'hui.
Il faut entendre ces deux mécanos...

Charles Tordjman, septembre 2013

Lorsqu'on parle de Galilée, on pense toujours à un vénérable vieillard : c'est probablement une question d'iconographie, mais cela pourrait aussi être dû au fait que, mentalement, le savant n'a jamais pris sa retraite. Au contraire, c'est après ses soixante ans qu'il a fait ses découvertes les plus importantes, mais surtout il est devenu le paladin du doute et du droit à l'erreur. Il a abandonné les certitudes aristotéliciennes, la beauté harmonieuse et céleste du "pourquoi" et il s'est concentré sur les nécessités du "comment". Galilée vit quatre cents ans avant nous, à une époque gouvernée par les certitudes et les rigidités de la pensée, mais aujourd'hui, des éléments de notre actualité nous poussent à nous confronter une nouvelle fois avec ce passé.

Nous vivons en un temps où la magie a recommencé à gouverner l'avenir. Peut-être parce que les lois de l'économie ne sont pas des lois mathématiques et qu'elles contiennent des éléments de hasard très importants, toujours est-il que notre monde recherche une consolation dans les astres. Et cela m'étonne que, 400 ans après la consécration de la représentation copernicienne de l'univers, nombreux d'entre nous consultent chaque jour les prévisions de l'horoscope fondées sur la fixité des étoiles de Ptolémée. À la fin, cela importe peu que le ciel ne soit pas ainsi, car ce qui compte c'est ce qui nous plaît.

Galilée est souvent érigé en symbole de la science libre contre la foi intégriste, mais en réalité, c'est un homme qui, pour survivre, faisait également des horoscopes. Et pourtant, il a eu la force de regarder au-delà. Il est facile pour nous de se moquer des théories du passé: lorsqu'elles sont dépassées, elles font toujours rire. Le problème c'est que, tant qu'on est dedans, on continue de croire qu'il ne s'agit pas d'une théorie, mais d'une explication de la réalité.

Marco Paolini

Galilée, le Mécano n'approfondit pas la dialectique traditionnelle entre la foi et la raison, qui a marqué l'histoire des scientifiques et celle du XVII^e siècle, mais il tente d'analyser le dialogue à trois entre foi, raison et superstition, le dialogue entre philosophes, hommes de sciences et une nouvelle catégories : les mécaniciens, devenus indispensables après la découverte de l'Amérique.

L'objectif à travers ce spectacle est d'impliquer le spectateur dans la réflexion et pas seulement dans le récit, de créer une situation où le public ne reste pas tranquillement assis en se contentant de regarder, mais – une fois encore – concourt à la révolution copernicienne.

Les auteurs

Galileo Galilei

Galileo Galilei naît à Pise en 1564. Son père, théoricien de la musique, souhaite ardemment qu'il devienne médecin, profession bien rémunérée. Ainsi, à dix-sept ans, le jeune Galilée débute des études de médecine, qu'il abandonne aussitôt: Ostilio Ricci, son professeur de dessin, parvient à le passionner pour les mathématiques, terme sous lequel on regroupait alors plusieurs de nos disciplines actuelles, notamment l'astronomie et la physique.

Excessivement doué, ses biographes racontent qu'en 1583, donc à dix-neuf ans, Galilée aurait découvert l'isochronisme des pendules simplement en observant les oscillations du lustre d'une cathédrale. Il aurait en outre compris tout l'intérêt de cette loi pour la mesure du temps.

Galilée, professeur de «mathématiques» à l'université de Padoue, n'hésite pas à mener ses étudiants sur les quais de Venise pour observer les machines dont le principe fait partie de son cours: il pense que les lois physiques doivent être établies sur des expériences, ce qui permettra aux sciences de progresser. Pour vérifier des lois physiques, en 1609, il se fabrique une lunette, d'après de vagues descriptions dont il a entendu parler, en liant deux lentilles qu'il se construit: grâce à elle, il pourra observer le ciel et vérifier les théories de Copernic, qui contredisent la vieille astronomie de Ptolémée héritée de l'antiquité, avec la terre immobile au centre de l'univers. La remettre en cause serait également remettre en cause la Bible où là aussi la terre est immobile au centre de l'univers avec le soleil qui tourne autour d'elle, etc.

Pointant en pleine nuit sa lunette vers le ciel, Galilée découvre un univers que personne avant lui n'avait vu. En mars 1610, il publie alors un petit livre pour que les hommes instruits de tous les pays puissent le lire: il lui donne ce titre *Sidereus Nuncius* (le Messager des étoiles). Dans son ouvrage, Galilée expose ses observations de la lune, qui n'est pas une sphère parfaite mais se révèle montagneuse et accidentée. Il y donne aussi une explication de la «lumière cendrée» qui n'est autre que le clair de terre reflété par la lune. 1610 est aussi une année faste pour Galilée. En effet, il devient «premier mathématicien du Studium de Pise et premier mathématicien et philosophe du Grand Duc de Toscane» en juillet et reçoit l'appui d'astronomes illustres comme Kepler ou encore Clavius, chef des astronomes du Pape. Il sera d'ailleurs invité à Rome l'année suivante et y rencontrera un franc succès. Dans le même temps, il poursuit ses recherches et fait de nouvelles découvertes qui se révèlent capitales.

En pointant sa lunette sur Vénus, il observe des phases, comme celles de la lune, et des variations de sa taille apparente. Pour lui, cela ne fait aucun doute: la planète tourne autour du soleil et se déplace par rapport à la terre.

Mais ces succès attisent les rancœurs et les ennemis de Galilée passent à l'offensive dès 1612, tant sur le plan scientifique que religieux. Le vrai danger vient des théologiens, qui jugent le système copernicien contraire aux Ecritures. Galilée s'attache alors à prouver la compatibilité des Ecritures avec le système héliocentrique. En 1616, il décide de se rendre à Rome afin de convaincre les ecclésiastiques du bien-fondé de ses théories. Il y rédige un opuscule sur les marées, preuve du mouvement de la terre. Mais il est trop tard et en février 1616, les propositions coperniciennes selon lesquelles le soleil est le centre immobile du monde et la terre se meut sont jugées hérétiques. En mars de la même année, l'ouvrage dans lequel Copernic expose ses théories est mis à l'index et Galilée est prié de ne plus professer de telles hérésies. Il reste prudent pendant sept années et ne fait plus allusions aux théories coperniciennes.

En 1623, le cardinal Maffeo Barberini devient Pape et prend le nom d'Urbain VIII. Jeune, astronome et libéral, il représente l'espoir des milieux intellectuels et progressistes. Galilée, qui connaît bien le nouveau Pape, tente alors de réhabiliter Copernic. Il reçoit l'aval du Pape pour la rédaction d'un ouvrage contradictoire sur les différents systèmes du monde, à condition qu'il soit parfaitement objectif. Galilée, malade, met plusieurs années à le rédiger et c'est en 1631 que le livre reçoit l'imprimatur, sous réserve de quelques corrections. Son dialogue des Massimi sistemi (Dialogo sopra i due massimi sistemi del mondo, Dialogue sur les deux grands systèmes du monde) sort des presses florentines en 1632. Dans les rencontres de quatre journées, il y est disserté au sujet des deux principaux systèmes du monde, le ptoléméen et le copernicien, en proposant sans aucune détermination les raisons philosophiques et naturelles tant en faveur de l'une que de l'autre des parties.

Coup de théâtre: le pape Urbain VIII, furieux, ordonne la saisie de l'ouvrage. Mais il est trop tard et il a déjà été diffusé. Galilée est convoqué au Saint-Office en septembre de la même année. Il ne s'y rend qu'en hiver, menacé d'arrestation. Comment expliquer la réaction du pape, pourtant libéral et ami de Galilée? Il semble qu'Urbain VIII n'ait pas apprécié le fait que Galilée, malgré le titre de son ouvrage, n'ait pas respecté leur accord et qu'il se soit livré à l'éloge des théories coperniciennes. Mais Galilée apparaît également comme une victime de la raison d'Etat. En effet, Urbain VIII se trouve à cette époque dans une situation difficile. Il est soupçonné de favoriser les idées novatrices au détriment des valeurs traditionnelles et sa politique pro-française, alors que la France soutient les protestants, lui attire les foudres de nombre de catholiques. C'est donc pour calmer ses adversaires qu'il leur «offre» le procès de Galilée.

Les audiences débutent en avril 1633. Galilée est accusé d'avoir enfreint l'interdiction de 1616 de défendre les théories de Copernic. Il est jugé coupable en juin, doit abjurer ses erreurs et est assigné à résidence dans la prison dorée de sa maison de la banlieue de Florence. Il y séjourne jusqu'à sa mort le 8 janvier 1642.

Marco Paolini
comédien, dramaturge



© Angelo Redaelli

Acteur, auteur et metteur en scène parmi les plus renommés de la scène théâtrale italienne, Marco Paolini est surtout connu du grand public pour le fort engagement civil qui caractérise ses spectacles. Seul sur scène, il donne vie aux différents protagonistes de ses histoires qui ont participé aux événements les plus épineux de l'histoire italienne et internationale. En Italie Marco Paolini est considéré comme le père du «théâtre de narration», suivant les traces de Dario Fo.

Connu du grand public grâce à son «Racconto del Vajont», 1993, il se distingue comme acteur et interprète de narrations au fort impact civil («I-TIGI racconto per Ustica», 2000, «Parlamento chimico», 2002, «Bhopal 2 dicembre 1984», 2003, «U 238», 2003, «Miserabili», 2006, «Il Sergente», 2007) et pour sa capacité à raconter l'évolution de la société en faisant appel aux dialectes et à la poésie développée dans le cycle des «Bestiari». Passionné de cartes géographiques, de trains et de voyages, il trace ses récits en prêtant une attention particulière au paysage, à sa transformation et à l'histoire (comme dans son travail consacré à Venise, «Il Milione», 1997).

Artisan et dépositaire du métier de conteur, il a su renouveler cet art ancien auprès du grand public grâce à des retransmissions en direct (dont récemment «Ausmerzen», «Vite indegne di essere vissute» et «ITIS Galileo», suivis par plus d'un million et demi de téléspectateurs).

Francesco Niccolini
dramaturge



© DR

Francesco Niccolini (Arezzo, 1965) est diplômé en Histoire du Spectacle par l'Université de Florence. Dramaturge, scénariste, parfois metteur en scène, il étudie et écrit depuis de nombreuses années avec Marco Paolini et il a réalisé avec lui «Il Milione», «Appunti Foresti», «Parlamento chimico», «Storie di plastica», la version pour la télévision de «Vajont» et les récits du Teatro Civico pour l'émission «Report» de Rai3, avec Andrea Purgatori. En 2011, le spectacle «ITIS Galileo», consacré à Galilée, a été présenté au public.

Il a écrit des textes et des spectacles pour Sandro Lombardi, Arnaldo Foà, Luigi D'Elia, Anna Bonaiuto, Massimo Schuster, Antonio Catalano, Enzo Toma, Fabrizio Saccomanno, Roberto Citran, Anna Meacci, Roberto Abbiati, Angela Finocchiaro, Giuseppe Cederna, Roberta Biagiarelli, Banda Osiris et Alessandro Benvenuti. Nombre de ses spectacles ont été représentés dans tous les pays d'Europe, en Afrique, aux États-Unis et en Asie. Avec «Paladini di Francia», il a remporté le Prix de la critique 2009 et le Prix Eolo 2009; avec «Vita d'Adriano», le Prix Enriquez pour la dramaturgie 2009; avec «Canto per Falluja», le Prix Enriquez pour le théâtre civil 2009; avec «Doctor Frankenstein», le Prix du meilleur premier rôle masculin au festival international Fadjr de Téhéran. La version de «Storia d'amore e alberi», interprétée par Luigi d'Elia, a été classée troisième au Prix Eolo 2011.

Depuis 2007, il a étendu son activité à l'art du documentaire, en réalisant deux documentaires pour la TSI – Télévision Suisse Italienne, et au cinéma, en collaborant au sujet et au scénario d'un film consacré à la guerre en Irak, «Angeli distratti», dirigé par Gianluca Arcopinto. Avec le réalisateur algérien Mohammed Soudni, il a écrit le film «Lionel» (Amka Films 2010). Il a collaboré avec Radio3 et l'émission Tre colori, qui a remporté en 2011 le Prix Flaiano pour la meilleure émission radiophonique.

Il tient des cours et des ateliers d'écriture théâtrale et de dramaturgie en Italie et à l'étranger, et depuis dix ans il dirige la non-école de Rosignano Marittimo. Depuis quatre ans, il est professeur de dramaturgie à l'école Prima del Teatro (San Miniato, Pise). Parmi ses publications, citons: «La guerra grande dell'Arno» (2011, livre-audio Scienza express), «Trilogia del Salento» (2009, Titivillus), «Il Milione» (2009, Einaudi, avec Marco Paolini), «Resistenti. Leva militare '926» (2006, «Titivillus» avec Roberta Biagiarelli et Franco Sprega), «Racconti civili, d'amore e di guerra» (2005, Manni), «Teatro civico» (2004, avec Marco Paolini et Andrea Purgatori, Einaudi).

Charles Tordjman
Metteur en scène



© Jérôme Schlomoff

En 1972, il débute comme administrateur au Théâtre Populaire de Lorraine, dirigé par Jacques Kraemer. Dès l'année suivante, il partage avec celui-ci la direction du théâtre. Il passe alors progressivement de la dramaturgie à l'écriture, puis à la mise en scène. Pour sa première mise en scène, il adapte «La Punaise» de Maïakovski (1976). Après de nombreuses mises en scène, il devient directeur du Théâtre Populaire de Lorraine en 1981. En 1992, il est nommé à la direction du Centre Dramatique National Nancy Lorraine. Là, il continue d'affirmer son attachement au théâtre contemporain et sa volonté très marquée d'un théâtre de service public ouvert au plus grand nombre, à travers de nombreuses créations.

En 1996, Charles Tordjman crée le Festival Passages, consacré aux théâtres de l'Est de l'Europe.

En juin 1997, il accueille, l'écrivain François Bon qu'il sollicite pour le théâtre. Avec lui, Charles Tordjman met en scène «Va savoir la vie» avec 27 personnes en situation sociale précaire (RMIstes, illettrés...). Son compagnonnage avec François Bon, sur le terrain du travail mené avec les personnes en situation sociale précaire, se poursuit avec «Voix du peuple». Les textes recueillis auprès des sans-abri de Nancy sont publiés aux éditions La Nuée Bleue – DNA et Éditions de l'Est dans un ouvrage intitulé «La douceur dans l'abîme, vies et paroles de sans-abri». En 2004, il crée notamment «Daewoo», de François Bon, qui a depuis reçu le Molière du meilleur spectacle du théâtre public en région ainsi que le Prix de la critique décerné par le Syndicat Français de la critique au titre du meilleur spectacle de la saison.

En 2008, il a créé «Vers toi Terre promise», tragédie dentaire de Jean-Claude Grumberg. Il a monté ce spectacle dans la même mise en scène, le même décor, les mêmes lumières, avec des comédiens israéliens au Théâtre Caméri en Israël en mars 2009, avec le soutien de l'Institut Français. Pour ce spectacle, Jean-Claude Grumberg a reçu le Molière 2009 de l'auteur francophone vivant. Le spectacle a aussi reçu le Grand Prix du syndicat de la critique pour la meilleure création d'une pièce en langue française.

En octobre 2009, il crée «La Fabbrica d'Ascanio Celestini» au Théâtre de Vidy-Lausanne. A la fin de l'année 2009, Charles Tordjman quitte le CDN de Nancy et crée la compagnie «Fabbrica».

En mars 2010, il crée au Grand Théâtre de Luxembourg, «Flowers in the mirror» de Li JuChen avec la troupe de l'opéra de Chengdu, de la province du Sichuan en Chine.

En mai 2011, il installe à Metz le festival Passages qui devient une structure indépendante. Il en demeure le directeur artistique. Il met en scène en février 2012 «Moi je crois pas» de JC Grumberg au Théâtre du Rond Point avec Pierre Arditi et Catherine Hiegel; spectacle repris en octobre 2012 au Théâtre Edouard VII pour plusieurs mois et en tournée en 2013. Il met en scène également en 2012 au Théâtre de Vidy-Lausanne, «Résumons-nous» d'après des textes d'Alexandre Vialatte, présenté au Théâtre de la Commune en 2013 avant de partir en tournée au cours de la saison 2013-2014.

En octobre 2013, il crée au Théâtre du Jeu de Paume à Aix-en-Provence, «Un beau matin, Aladin», spectacle tout public d'après les contes des Mille et une nuits (dans le cadre de Marseille capitale européenne de la culture et suivi d'une tournée en France et à l'étranger).

En mai 2014, il créera au Théâtre de Vidy-Lausanne «Galilée le mécano», de et avec Marco Paolini. Parallèlement à son travail de metteur en scène, Charles Tordjman prépare pour mai 2015 la prochaine édition du festival Passages à Metz. Charles Tordjman assure des ateliers d'initiation à la mise en scène et d'introduction au théâtre contemporain à l'Université de Nancy et à Science Po Paris à Nancy.

Extrait du texte

[...] Et Galilée ? Il se méfie. Il mesure.

A l'église, pendant la messe, Galilée, il se distrait en observant un lustre se balancer au-dessus de sa tête et il comprend l'isochronisme du pendule en l'observant.

Car le pendule, en apparence, confirme les règles d'Aristote. Il fait quoi, le pendule ? Il oscille, puis il s'arrête le plus près possible de sa position de départ. Sans la chaîne, c'est là qu'il irait. Aristote parle du « mouvement naturel du pendule s'approchant de sa place ». Ce qu'Aristote ne comprend pas, c'est pourquoi le pendule, une fois arrivé à sa place, se dit « allez hop, encore un petit tour... et un autre... » C'est cette incertitude qui trouble Aristote. Alors pour expliquer le mouvement du pendule, il utilise une seule expression : mysterium. Si on te demandait à l'examen :

– Et le pendule ?

– Mysterium !

– C'est bon !

Sous-entendu : si Aristote n'a pas pigé, laisse tomber! Tiens-toi au programme et te prends pas la tête !

Et Galilée ? Il se méfie, il prend des mesures.

Et on le mesurait comment, le temps, quand il n'y avait pas de montre ?

Avec la musique ! La musique, c'est mathématique. Tu pouvais mesurer avec deux, trois, quatre temps. La musique est précise, et Galilée mesure l'oscillation du pendule. La petite et la plus grande... elles durent pareil.

La période est la même. Selon la longueur du bras, l'oscillation complète, en avant en arrière, dure pareil. C'est mathématique. Tu peux le vérifier. Il a 19 ans, quand il fait cette observation.

Il aurait inventé une nouvelle physique à 19 ans ? Non. Il ne sait pas pourquoi le pendule bouge comme ça. Mais Galilée, à l'époque, ne se demande pas pourquoi. Il se demande : comment ? Comment il bouge, le pendule ?

Je sais, vous avez raison. Entre la question vulgaire du « comment » de Galilée et la noblesse du « pourquoi » d'Aristote, il n'y a pas de comparaison possible. Ça intéresse qui, le « comment » ? Les mécanos !

Qui ? Les mécanos, les gens qui ont besoin du mode d'emploi! [...]

Revue de presse

[...] Il y a de la méthode dans la bouffée de folie poétique pétrie par Marco Paolini et transmise sur scène par ce dernier lorsqu'il se revêt soudain d'un masque anatomique en cuir de commedia dell'arte pour entrer de pied ferme, et d'une voix à l'accent padouan, dans les querelles philosophiques et théoriques du «Dialogue sur les deux grands systèmes du monde» de Galilée. C'est à toute l'humilité d'un artisanat, d'une technique ancienne de la représentation et d'un mystère (étroit) de la langue de Padoue qui marqua la chaire universitaire du scientifique pisan, que l'on se trouve soudain confronté avec le spectacle «ITIS Galileo», écrit par Paolini lui-même et Francesco Niccolini, que le protagoniste décline et interprète avec la générosité d'un acteur au service des réfutations révolutionnaires. Et ce en faisant appel avec intuition à un métier populaire, à un transfert théâtral et à un rythme de canevas qui impose l'envoûtement plutôt que la biographie, le brio plutôt que le simple récit [...].

Rodolfo Di Giammarco, «La Repubblica»

[...] son nouveau spectacle «Itis Galileo» offre toutes les garanties de ses meilleurs récits, mais il se dote en plus d'instruments délicieusement «théâtraux», capables de créer un rapport irrésistible et jouissif avec le public. Le comédien garde intacte – grandie même peut-être par l'expérience – sa capacité d'impliquer les spectateurs dans les moments cruciaux de notre vie civile : ses récits, à partir du mythique «Vajont» (mais aussi le spectacle sur Ustica, sur la ville de Marghera ou sur Margaret Thatcher) ont créé un véritable genre, capable de mobiliser un public énorme et hétérogène, comme le confirme le succès de chacune de ses apparitions à la télévision [...] Paolini connaît le goût et la sensibilité qui dominent aujourd'hui et il raconte Galilée avec tout son génie mais aussi avec ses faiblesses, jusqu'au moment où il se plie, vieillard et presque aveugle, à l'arrogance meurtrière de l'Inquisition, qui avait réduit en cendres quelques années plus tôt Giordano Bruno sur la place de Campo de' Fiori. [...]

Gianfranco Capitta, «Il Manifesto»

[...] «Comment est la nuit ?» demande le Galilée de Bertolt Brecht. «Claire» lui répond sa fille Virginie. Et le scientifique se replonge dans ses documents secrets, à la lueur de la lune. Aujourd'hui, alors que les nuits sont rarement claires, et que la science ne fait plus l'objet de censure mais est sujette au marché, s'occuper de Galilée a un sens. Cela a un sens de le raconter aux plus jeunes, à la génération numérique à laquelle il suffit de quelques rumeurs sur l'Internet pour croire qu'il s'agit de vérités. Il faut donc quelqu'un qui continue de leur expliquer que ce n'est qu'à travers l'expérience directe, en regardant soi-même dans les jumelles, en «essayant et réessayant», que l'on accède à quelque chose qui ressemble à une loi scientifique ou à une vérité. Une vérité par ailleurs elle-même plutôt relative [...] Après que les comiques se sont mis à jouer les politiques, c'est maintenant aux comédiens de se mettre à enseigner. Et c'est ce que fait Marco Paolini. Il a commencé par faire goûter son spectacle aux lycéens et à leurs professeurs, pour le mettre au point et en faire, à partir de janvier dernier, le plus récent chapitre du regard, jamais banal, qu'il jette sur les faits du monde, passé et présent. [...]

Roberto Canziani, «Il Piccolo»

«[...] Bravo à Marco Paolini pour ce spectacle construit avec intelligence, bien rythmé, qui mêle le récit aux explications, alternant les questions qu'il se pose à lui-même avec celles qu'il pose au public, en mettant en jeu son ironie particulière, avec des moments de suspension, des accélérations soudaines, des formes interrogatives, des répliques inattendues et, de temps en temps – toujours avec équilibre et à bon escient – quelques références à l'actualité. [...] Un spectacle riche en réflexions et salué à la fin avec un enthousiasme débordant. [...].»

Valeria Ottolenghi, «La Gazzetta di Parma»

Revue de presse (suite)

[...] Et puis Paolini, qui cette fois, dans un certain sens, s'est dépassé lui-même : non seulement un grand narrateur au langage envoûtant (un italien revivifié par le vénitien) et au rythme parfait, doté de la capacité de captiver le public même à travers quelques répliques comiques, mais un comédien tous azimuts qui, coiffé d'un méchant chapeau noir et d'un tablier en cuir d'apprenti, interprète tous les personnages qui entrent en scène, devenant chacun d'entre eux sans jamais se départir d'une histoire qui est, bien sûr, un récit, mais qui s'éclaire d'innombrables figures. Et peu importe si ces figures nous semblent à première vue petites : c'est le poids qu'elles revêtent dans le récit (où rien n'est superflu ou mis là par hasard, juste pour le plaisir d'une allusion facile à un politique contemporain), ainsi que leur signification même symbolique, qui justifient dans l'interprétation de Paolini l'importance qui leur est accordée. Une écriture dramaturgique qui restitue l'humanité de Galilée et la valeur de sa science en donnant enfin un corps et une voix à un sentiment largement répandu à son époque, lasse des fermetures dogmatiques du pouvoir religieux et intellectuel. [...]

Mario Brandolin, «Il Messaggero Veneto»

«[...] Voici encore une leçon «d'engagement civil», de celles auxquelles Paolini nous a habitués depuis le temps de Vajont, où la scène rigoureusement nue devient bien vite le lieu d'analyse d'un phénomène qui est creusé, passé au crible et enfin livré à la réflexion du public. [...] Paolini parcourt ici tout le trajet existentiel de Galilée, en partant du célèbre Dialogue sur les deux grands systèmes du monde, d'où une pluie de répliques sagaces: «mais pourquoi, après la révolution copernicienne, chaque matin on ouvre le journal et on continue de lire l'horoscope fondé sur les étoiles fixes de Ptolémée?». [...]

Emilia Costantini, «Il Corriere della Sera»

«[...] Le récit est peuplé de personnages ayant marqué l'histoire, tels qu'Aristote et Platon, Ptolémée et Copernic, Brahe et Kepler, Giordano Bruno et Shakespeare, auquel l'acteur rend hommage en récitant des vers d'Hamlet en dialecte vénitien. C'est là l'un des plus beaux moments du spectacle, qui juste après nous offre une autre merveilleuse perle: l'hommage à la commedia dell'arte à travers un «duel» entre philosophes qui ne font que se «tabasser philosophiquement». Entre temps, le voyage continue et le public pénètre dans les méandres de la science et de la physique, de la littérature et de la magie, de l'art et des mathématiques.[...]

Francesca De Sanctis, «L'Unità»

[...] A mi-chemin entre histoire et actualisation, l'acteur, auteur et metteur en scène – avec Francesco Niccolini – nous fait un véritable cours d'histoire et de philosophie (car, rappelle-t-il, Galilée était un philosophe et non un mathématicien comme Kepler), rafraîchissant la mémoire de ceux qui ont terminé l'école il y a quelques années et parvenant à passionner même le public le moins averti. [...] Mais Paolini n'est pas un enseignant (dommage), c'est un homme de théâtre et son récit devient donc autre chose. L'histoire d'une époque, le XVIIe siècle, marquée par de grandes découvertes scientifiques, mais aussi par l'Inquisition et la scission protestante. Giordano Bruno vient de mourir sur le bûcher et pourtant le savoir ne s'arrête pas, il continue d'avancer, comme il le dira à la fin du spectacle, par une accumulation d'erreurs et non à travers des vérités acquises. [...] Mais le XVIIe est aussi la période de Shakespeare, et là Paolini se lance dans un superbe moment de théâtre : Hamlet en dialecte de Vicence du XIXe siècle. Quel rapport entre le barde et Galilée ? Il y en a un. Car les étoiles reviennent de manière récurrente dans les pièces de Shakespeare. Ils se connaissaient? Paolini l'exclut, mais le dramaturge connaissait Tycho Brahe qui observait le ciel à l'oeil nu [...] des filons différents qui qu'entremêlent. Un spectacle qui fait l'éloge du doute, mais surtout de l'intelligence et qui stimule avant tout l'intelligence de celui qui est venu le voir. [...]

Laura Landolfi, «Il Riformista»

La Passerelle
Du 21 au 31 mai 2014

A vous la nuit

de et avec Habib Dembélé
Texte et mise en scène :
Habib Dembélé

La programmation proposée par la nouvelle direction vous a été présentée le 27 mars 2014: Prologue du 12 mai au 14 juin 2014.

La présentation de la saison 2014-15 aura lieu le 19 mai 2014.

Renseignements :
Théâtre Vidy-Lausanne
Av. E. Jaques-Dalcroze 5
1007 Lausanne

du mardi au samedi
de 10h00 à 19h00
Tél : 021/619 45 45
Fax : 021/619 45 99

Achetez vos places par notre site
internet : www.vidy.ch

Point de vente :
Payot Librairie
Place Pépinet 4, Lausanne

du mardi au vendredi
de 13h00 à 18h30
le samedi
de 10h00 à 14h00 et de 14h30 à 18h00
(pas d'achat par téléphone chez
Payot)